Ami du Clergé du 12 septembre 1935

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Triduum sur S. Michel. — I. S. Michel héraut et champion des droits de Dieu, 497. — II. S. Michel ange de la paix, 499. — III. S. Michel de la bonne mort, 501.
Pour une fête de Catéchisme. — La science religieuse, 503.
Pour une fête patronale. — La fête patronale, fête de famille, 505.
Les personnages évangéliques. — XXXVI. Martyre et mort de S. Jean, 507. — XXXVII. S. Jacques le Majeur, 509. — XXXVIII. S. Philippe, 511.

TRIDUUM SUR SAINT MICHEL

I

S. MICHEL HÉRAUT ET CHAMPION DES DROITS DE DIEU

Quis ut Deus ?
Qui est comme Dieu ?

Mes frères,

S. Michel porte un nom guerrier : il est le prince de la milice ou de l'armée du ciel. Ses livrées sont celles d'un soldat : une cuirasse, une lance ou une épée. Ses statues le font ressembler à quelque S. Georges céleste.

C'est en effet sur un champ de bataille que S. Michel a conquis son titre de Prince de la milice céleste. Sans doute Milton pousse un peu loin les licences de l'imagination, qui introduit l'artillerie dans le ciel et nous décrit les anges qui fauchent leurs phalanges à coups de canon. Pourtant l'Ecriture nous parle d'un combat de S. Michel contre le dragon : *Dum prœliaretur Michael Archangelus cum dracone...* » (Ap., XII).

L'histoire est une grande maîtresse de vie : *magistra vitæ,* comme disaient les anciens. Il faut refaire l'histoire de ce grand combat : le premier qui ait partagé la création de Dieu ; il faut en dégager les leçons qu'il comporte : leçons élémentaires de notre condition de créatures. C'est le héraut, le champion, le vengeur des droits de Dieu qui va se dresser ici devant nous en la personne de S. Michel et qui va se dresser devant nous comme un entraîneur et un modèle, puisque pour nous, comme pour les anges, le devoir suprême, c'est la glorification de Dieu.

I. — *S. Michel contre Lucifer*

Dieu avait donné dans les anges les plus belles merveilles de sa création. Purs esprits, ils étaient des êtres tout de beauté et de lumière. Ainsi que nous le suggère notre imagination, ils étaient faits pour l'azur comme nous sommes faits, nous autres, pour la terre.

Et pourtant dès l'origine Dieu avait encore ajouté à leur beauté naturelle. Sans que cela soit un article de foi, c'est néanmoins la pensée commune dans l'Eglise que Dieu les avait créés dans l'état de grâce, comme il créa dans l'état de grâce les premiers membres de notre famille humaine, Adam et Eve. Il les avait créés dans l'état de grâce, c'est-à-dire qu'il les avait élevés à l'ordre surnaturel, qu'il avait greffé sur leur nature angélique sa vie divine, qu'ils étaient, comme s'exprime l'Ecriture, « les fils de Dieu » (Job, XXXVIII, 7), « des saints » (Dan., VIII, 13), des « anges de lumière » (II Cor., XI, 14), destinés par conséquent à connaître et à aimer Dieu, non seulement par leurs propres moyens, mais comme Dieu lui-même s'aime et se connaît.

Mais si Dieu ne punit pas sans qu'il y ait faute, il ne récompense pas non plus sans que sa créature intelligente et libre ait gagné son bonheur.

Comme Adam et Eve seraient soumis à l'épreuve dans le paradis terrestre, ainsi les anges seraient mis dans l'occasion et en demeure de mériter ou de démériter le bonheur du ciel.

Nous savons quelle fut l'épreuve de nos premiers parents ; nous ignorons de façon précise quelle fut celle des anges.

Comme beaucoup d'hommes s'enorgueillissent de leur intelligence, ne veulent demander qu'à elle seule leur raison d'être et leur règle de vie, tiennent pour non avenues les vérités d'ordre intellectuel ou moral que leur raison est incapable de découvrir par elle-même, mais que Dieu leur a manifestement révélées, comme les hommes, les anges, mieux doués encore, repoussèrent-ils les lumières de surcroît que Dieu leur octroyait, pour n'être redevables qu'à leurs propres lumières ? Peut-être.

D'une manière plus déterminée encore et plus concrète, refusèrent-ils, eux, purs esprits, de reconnaître et d'adorer le mystère du Fils de Dieu abaissé au-dessous d'eux par sa nature humaine, le mystère du Fils de Dieu fait homme ou fait chair, comme s'exprimera S. Jean, *Et verbum caro factum est,* dont Dieu leur aurait donné la vision anticipée ? Peut-être également.

Pour ce qui est de déterminer quel fut au juste l'objet du péché des anges rebelles, nous sommes réduits à des conjectures.

Ce qui paraît très certain, c'est que ce péché fut un péché d'orgueil, le péché propre aux purs esprits, qui ne sont pas comme nous sujets aux tentations de la chair. « C'est par l'orgueil, déclare l'Esprit Saint, que tous les maux ont pris commencement. » (Tob., IV, 14). Trop fiers de leur splendide nature, de leur intelligence si vive et si pénétrante, de la liberté de leur volonté et de leurs mouvements, de leur force qu'ils voulurent capable de tout, des anges pensèrent pouvoir ne compter qu'avec eux-mêmes et se passer de Dieu.

Cet esprit d'orgueil, d'indépendance, d'autonomie radicale, fut traduit dans un cri de révolte poussé par le plus élevé des anges, Lucifer : « *Non serviam !* Je ne servirai pas ! »

Mais un autre cri s'éleva alors dans le ciel qui lui donna la réplique : « *Quis ut Deus?* Qui est comme Dieu ? » Si belle et si riche que soit notre nature, ne l'avons-nous pas reçue et ne la tenons-nous pas encore de celui qui l'a créée, qui peut l'anéantir comme il l'a appelée à la vie, qui seul existe par lui même indépendamment de qui que ce soit ? Lui seul existe véritablement, lui seul ne relève que de lui-même, lui seul est le Seigneur : « *Quis ut Deus?* Qui est comme Dieu ? »

L'archange qui venait de proclamer la vérité, d'affirmer les droits de Dieu, de rappeler sa dépendance de créature, c'était le grand archange que nous célébrons aujourd'hui, le plus beau, pense t-on, après l'archange révolté Lucifer. Son cri de ralliement resterait désormais son nom : *Michael* = qui est comme Dieu. Sa parole et son exemple maintenaient au service de Dieu l'immense armée que n'avait pas soulevée contre Dieu le blasphème de Lucifer et que nous appelons maintenant les bons anges.

Parole et exemple qui restent toujours actuels et qui doivent nous servir de mot d'ordre et d'entraînement dans la défense et le maintien des droits de Dieu sur la terre comme au ciel.

II. — *A la suite de S. Michel*

Car ces droits de Dieu continuent d'être âprement discutés sur la terre. Et plus encore peut-être à notre époque que jamais. La grande erreur des temps modernes, le laïcisme, qu'est-ce autre chose, sinon la proclamation effrontée de l'autonomie absolue de l'homme qui n'a que faire de Dieu et qui peut se suffire à lui-même en tout ordre, dans l'ordre matériel et dans l'ordre moral ?

Grisés par les découvertes de la science ou mieux des sciences, les maîtres ont proclamé que la science serait la religion et la morale à la fois de l'humanité nouvelle. Des hautes sphères des Universités, cet esprit d'orgueil et d'indépendance est descendu dans les couches inférieures de la société. Parce que l'homme du peuple sait établir un contact, tenir un volant, lancer une hélice, il s'imagine qu'il peut commander à son gré les éléments de la nature, ou du moins que ses petits-fils réaliseront un jour prochain la conquête définitive de ces éléments.

Les catastrophes où s'écrase trop souvent la mécanique moderne, les perturbations économiques et sociales introduites par le développement disproportionné du machinisme, les ruines accumulées par une civilisation matérielle que n'équilibre pas une civilisation religieuse et morale, comme on l'a vu pendant la guerre, rien ne semble pouvoir ouvrir les yeux à une société aveuglée par son orgueil. Dans ces conditions, c'est le devoir de tous ceux qui tiennent une plume ou qui prennent la parole, de rappeler aux hommes leurs limites de créatures. Le haut enseignement des chaires, des tribunes, des revues assume une lourde responsabilité s'il ne s'inspire pas du *Quis ut Deus* de S. Michel, de la reconnaissance préalable de la suprématie souveraine de Dieu et de notre dépendance irrécusable du Créateur.

Bien plus, l'exemple et le mot d'ordre du grand archange ne valent pas seulement pour les mages, pour les faiseurs de l'opinion et les conducteurs de peuples. Ils ont leur application pratique pour tous ceux qui détiennent une parcelle quelconque d'autorité dans la famille, dans la profession, dans les relations sociales. Ils ont eux aussi l'obligation de faire respecter les droits de Dieu.

Au foyer, quelque membre de la famille veut-il faire fi de l'une ou l'autre des lois de Dieu ou de l'Eglise : de la loi de la prière, de la loi de la sainteté de la vie dans le mariage ou hors du mariage, de la loi de la pénitence telle que la règlent les prescriptions d'abstinence et de jeûne portées par l'Eglise? Au chef du foyer ou, à son défaut, à la mère de famille de rappeler et de faire observer ces lois : *Quis ut Deus?* Qui est comme Dieu ?

Au bureau, au magasin, à l'atelier, un camarade plaisante-t-il nos croyances ou la morale ? Au chef ou au collègue de se faire respecter et de faire respecter son Dieu et sa religion par la réplique du tac au tac ou un silence réprobateur tout aussi éloquent que la parole : *Quis ut Deus?* Qui est comme Dieu ?

Dans les conversations, dans les visites, dans les réunions de société, manque-t-on à ce point de tact que de parler lestement de Dieu, de la religion, de l'Eglise? A tous ceux qui croient d'imposer le silence ou de donner un autre ton aux entretiens par l'affirmation de leur foi et surtout par leur exemple : *Quis ut Deus?* Qui est comme Dieu ?

Ainsi S. Michel ne représente pas seulement pour nous le chef-d'œuvre du Créateur qui a droit à notre admiration par la place qu'il occupe dans la hiérarchie des êtres. Il est encore un exemple. Sa proclamation à ses troupes lors du grand combat contre Satan reste d'une application pratique pour tous ceux qui sont en place et même pour tous, quel que soit notre rang dans la société.

* *

Jamais peut-être autant qu'à notre époque, la cité du mal ne s'est révélée aussi essentiellement diabolique en son fond. On a écrit du péché de Lucifer qu'il a été le péché du naturalisme (Pègues, O. P., *Comment. in Iam*, *q.* LXIII, *art. 3*), ou si vous voulez, pratiquement du laïcisme, c'est-à-dire d'un état où l'on peut très bien se passer du concours surnaturel de Dieu.

On aurait pu dire la même chose en caractérisant du nom de péché satanique ou de sagesse diabolique le péché de la société contemporaine, comme s'exprimait déjà S. Jacques (III, 15). Il faut répéter à cette société l'anathème de Jésus : « *Vos ex patre diabolo estis.* Vous avez le diable pour père. » (Jo., VIII, 44).

Qu'a voulu en effet Satan, sinon s'égaler à Dieu en se passant de lui, selon les mots du prophète Ezéchiel que lui applique l'Eglise : « Je monterai jusqu'au-dessus des nuées ; je suis semblable au Très-Haut. Son cœur s'est enflé et il a dit : Je suis Dieu, *Deus ego sum.* » (Ezech., XXVIII, 2).

Et que veut l'esprit laïque d'aujourd'hui, sinon son autonomie radicale, son indépendance absolue, en d'autres termes s'égaler à Dieu, puisque cette indépendance parfaite est le propre de Dieu ?

Que S. Michel, que nous fêtons aujourd'hui, nous rappelle ce grand devoir et nous obtienne cette grâce de rester à notre place où se trouvent pour nous le bonheur et le salut. Ainsi soit-il.

II

S. MICHEL ANGE DE LA PAIX

> *Angelus pacis Michael in ædes cœlitus nostras veniat.*
> Que S. Michel, ange de la paix, descende des sommets du ciel jusque dans nos demeures.
> (Fête de S. Michel, hymne de Laudes).

Mes frères,

C'est la prière que l'Eglise adresse à S. Michel à l'office de sa fête et le vocable sous lequel elle le salue : « Que S. Michel, ange de la paix, descende des sommets du ciel jusque dans nos demeures, pour faire régner une douce paix parmi nous et reléguer en enfer les guerres qui font couler tant de larmes. »

S. Michel, ange de la paix ! Ce titre peut étonner. N'est-il pas l'archange bardé d'une cuirasse et armé d'une épée ? N'est-il pas le Prince de la milice céleste et l'ange des batailles ? N'a-t-il pas conquis ses grades et sa gloire dans un combat ?

La contradiction n'est qu'apparente. Par le péché l'humanité a perdu son équilibre originel qui lui assurait la situation stable et calme de l'ordre en quoi consiste la paix, suivant la définition fameuse de S. Augustin : *tranquillitas ordinis.* Dans ces conditions, elle ne peut retrouver la paix que par une sorte de rétablissement moral qui exige la lutte.

S. Michel est donc l'ange de la paix, comme il est et justement parce qu'il est l'ange des batailles, de même que Dieu est à la fois le Dieu de la paix : *Deus pacis,* et le Dieu des armées : *Dominus Deus sabaoth,* de même que Notre-Seigneur pouvait déclarer sans se contredire : « Je ne suis pas venu apporter la paix, mais l'épée » (Matth., X, 34) et dans une autre circonstance : « Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix, je ne la donne pas comme la donne le monde. » (Joan., XIV, 27).

Celle que donne le monde, c'est la paix des capitulations et des défaites, la paix des vaincus ; celle que donne le Christ et qu'il nous donne par l'intermédiaire de son archange, c'est la paix des triomphes et des victoires, la paix des vainqueurs.

A une époque comme la nôtre, où l'aspiration à la paix est le besoin le plus urgent et le plus profond de l'humanité, tournons-nous vers S. Michel, l'ange de la paix qui nous apportera au nom de Dieu, si nous l'en prions, la paix véritable et totale : la paix individuelle, la paix sociale, la paix internationale.

I. — *La paix individuelle*

Toute l'attention du monde est tendue aujourd'hui vers la paix entre les peuples. Peut-il en être autrement pour les générations qui ont été prises dans l'effrayant cataclysme de la grande guerre 1914-1918 ? Surtout quand on songe au cataclysme plus horrible et plus universel que serait un nouveau choc entre nations, avec les développements des engins de guerre et le nombre des intérêts nationaux en jeu.

Mais dans la recherche de cette paix internationale, on oublie peut-être qu'il en est une autre qu'il faut d'abord tâcher d'établir, parce qu'elle conditionne l'autre : la paix de l'âme pour chaque individu, et qui n'est autre en somme que ce que nous appelons communément la paix de la conscience ou la paix avec Dieu.

Elle est pour chaque individu le plus précieux de tous les biens, celui qui console de la privation de tous les autres et qu'aucun autre ne remplace. Un flatteur demandait un jour à Néron, qui se montrait d'humeur sombre : « Que vous manque-t-il ? Vous avez le pouvoir : tous les peuples sont à vos genoux. Vous avez l'opulence : tout l'univers sue pour orner vos splendides demeures. Vous avez la volupté : des milliers d'esclaves s'occupent à assaisonner vos plaisirs. Que vous manque-t-il donc ? » Et le monstre couronné répondait : « La paix [1]. »

Et quel est le moyen d'établir en nous cette paix dont la réponse de l'empereur comblé traduit l'aspiration universelle ?

Dans un chapitre de l'*Imitation de Jésus-Christ,* le livre le plus beau et le plus pénétrant qui soit après l'Evangile, Notre-Seigneur s'adresse à l'âme fidèle et lui dit : « Mon fils, je veux t'enseigner maintenant la voie de la paix et de la vraie liberté. »

Et à l'âme avide de cette paix, qui lui demande de l'instruire, le Seigneur répond : « Souhaite toujours et prie que la volonté de Dieu se fasse entièrement en toi. » *(Imitation,* liv. III, chap. XXIII).

Accomplir en tout la volonté de Dieu, réaliser dans sa vie la prière du « Notre Père » : *Fiat voluntas tua sicut in cœlo et in terra,* pratiquement observer les commandements de Dieu et de l'Eglise, voilà la condition de la vraie paix de la conscience.

Or c'est l'archange S. Michel et son armée céleste qui l'avaient déjà annoncé, ce secret de la paix véritable, quand il avaient chanté dans le ciel de Bethléem, au-dessus du berceau du Prince de la

[1] Cité par la *Croix,* 19 mars 1925.

paix : « *Pax hominibus bonæ voluntatis !* Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! »

Car la bonne volonté, ce n'est pas, comme on le croit volontiers, la velléité, le désir, l'attrait du bien sans l'effort nécessaire pour l'accomplir, mais l'accord de notre volonté avec la volonté de Dieu qui nous fixe ce bien au prix du triomphe et sur les tentations de Satan qui nous propose le mal.

Et parce que cette paix est en définitive le fruit de cette victoire sur Satan, S. Michel n'est pas seulement l'ange annonciateur de la paix, mais aussi l'ange porteur de la paix.

Car enfin d'où viennent les désaccords entre notre volonté et la volonté de Dieu, nos manquements aux commandements de Dieu, nos péchés, en un mot, qui nous jettent dans le trouble ? Des tentations auxquelles nous succombons. Et ces tentations, qui les suscite ? Celui que Notre-Seigneur lui même appelle le tentateur, Satan. Mais c'est S. Michel qui l'a vaincu dans le ciel et qui le combat encore victorieusement sur la terre, en toutes les âmes qui l'appellent à leur secours.

Saluons donc et prions en lui l'ange de la paix, *angelus pacis,* de la paix de la conscience.

II. — *La paix sociale*

L'ange aussi de la paix sociale, c'est-à-dire de la paix ou de la concorde des individus entre eux dans la famille et dans la cité, en un mot dans toutes nos relations avec le prochain.

Cette paix aussi est profondément troublée. La famille étroitement unie est un souvenir du passé ou une exception qui fait rêver. Et dans la cité, non seulement les partis sont dressés les uns contre les autres, mais ils s'affrontent périodiquement dans les manifestations publiques ou dans les désordres de la rue.

D'où viennent originairement ces dissensions familiales et sociales ?

Il y a longtemps qu'on a diagnostiqué le principe du mal : la crise de l'autorité.

Crise de l'autorité dans la famille. Les enfants ont revendiqué et conquis ce qu'ils appellent le droit à vivre leur vie. La démission des parents devant ces prétentions filiales a installé l'anarchie au foyer.

Mais à cette anarchie il y a une cause plus profonde encore. La méconnaissance des droits de Dieu — puisque Dieu n'est plus enseigné qu'à côté de l'enseignement officiel — a entraîné la ruine de l'autorité familiale qui n'est qu'une délégation de l'autorité divine. Tout croule si l'on sape les assises maîtresses.

Crise de l'autorité dans la cité et dans l'Etat. Nous assistons à un renversement des choses, de gouvernements gouvernés en somme par les associations ou les syndicats de leurs subordonnés. Ils se sont constitués en toute-puissance dont les déclarations, les manifestes, les réunions font échec à chaque nouvelle décision des chefs qui semblent léser leurs intérêts, quand au fond elles les servent en servant les intérêts de la communauté tout entière.

Et là encore, comme dans la famille et plus que dans la famille, nous retrouvons au principe la même cause de tout le mal : la négation ou du moins la prétérition des droits de Dieu, assises des droits humains.

Dans ces conditions, il n'est pas difficile de voir que S. Michel peut être un restaurateur de paix.

En affirmant les droits imprescriptibles de Dieu, il rétablit dans l'ordre toutes les délégations de cette autorité divine, celle de la famille et celle de la cité, et il proclame qu'il n'y a de paix et de salut pour chacun que par sa rentrée dans l'ordre voulu de Dieu.

Avez-vous déjà vu la grande place de Bruxelles avec son Hôtel de Ville, la Maison du Roi, les Maisons des Ducs et des Corporations, ensemble grandiose, unique au monde ? Au-dessus, la tour du beffroi dresse à 90 mètres de hauteur la statue de l'archange S. Michel, comme ferait une flèche d'église. C'est un signe parlant : la reconnaissance de la prédestination de S. Michel à régner sur la cité, à y faire retentir son message des droits de Dieu, qui est en même temps la charte de la paix des familles et des sociétés.

III. — *La paix internationale*

Dans son invocation à l'Archange de la paix, l'Eglise ne se contente pas de le supplier de descendre des sommets du ciel jusque dans nos demeures pour faire régner une douce paix parmi nous. A cette supplique à la paix sociale elle en ajoute une autre : l'avènement pour la paix internationale. Elle lui demande de reléguer aux enfers les guerres qui font couler tant de larmes.

L'avènement de cette paix internationale est au premier plan des préoccupations du monde, des peuples et de leurs dirigeants. Depuis la guerre, que d'échanges de notes diplomatiques, que de conférences dans les principales villes d'Europe, que de sessions de la Société des Nations, pour tâcher d'assurer et à jamais une paix qui donne l'impression d'une paix boiteuse ! Comme on déclarait entre 1914-1918 *faire la guerre à la guerre,* ce qu'on affirme aujourd'hui, c'est vouloir décidément *tuer la guerre,* la mettre *hors la loi.*

Intention très bonne, certes, très louable et très sainte, sur laquelle tous les catholiques sont d'accord avec les gens de raison. S'ils peuvent discuter sur les moyens les plus propres à assurer cette paix, du moins tout catholique, suivant la place que la Providence lui marque et suivant les possibilités que sa vocation lui donne, doit se consacrer de toute son âme à promouvoir cette paix entre les peuples. S'il pouvait douter de son devoir dans l'incertitude que crée la mêlée des opinions des partis, les paroles assez nettes et catégoriques des Souverains Pontifes suffiraient à lui dicter sa ligne de conduite.

Mais ce que l'ensemble paraît bien oublier, c'est que cette mission magnifique est au-dessus des forces humaines. Voyez ce qui se passe : pour garantir la paix on a remanié la carte de trois continents, on a exterminé les plus puissantes dynasties ; on a désarmé une partie de l'Europe et surarmé l'autre ; on a institué la Société des Nations, conclu des alliances, signé des pactes, paraphé des traités, mis la guerre hors la loi, convoqué plusieurs dizaines de conférences internationales. Rien n'y fait : on n'a jamais tant pensé à la guerre et à ses horreurs futures, vraies ou imaginaires, — villes dévastées en quelques heures par une pluie de bombes, gaz toxiques capables de détruire en quelques minutes toute espèce de vie dans une ville grande comme Paris, millions d'enfants, de femmes, d'hommes tués ensemble. On dirait que notre époque a le pressentiment de devoir être un jour anéantie par une explosion fantasmagorique de violence. Le pacifisme lui-même n'est qu'une forme, la plus désespérée peut-être, de l'obsession de la guerre [1].

L'instauration d'une paix internationale exige le secours d'en-haut. Après la signature du pacte Kellogg, un ministre anglais, Sir Austin Chamberlain, tout protestant qu'il est, l'avouait publiquement dans une lettre à l'archevêque anglican de Cantorbéry : « Il est possible que ce pacte n'abolisse pas immédiatement et irrémédiablement la guerre, mais il constitue la déclaration la plus solennelle qui ait jamais été faite pour le maintien de la paix. Il y a tout lieu de présumer que l'abolition de la guerre, idéal que poursuivent avec confiance les nations, *ne pourra jamais être atteint sans la sanction divine* »

L'expérience est là. On a déclaré déjà au cours de l'histoire : « L'Empire, c'est la paix » ; d'autres ont dit : « Je fais la paix » ; et la guerre survit toujours sur l'un ou l'autre des théâtres du monde. C'est qu'il n'y aura de paix vraie, solide et durable qu'une paix instaurée, comme l'ont prêché les Souverains Pontifes, sur le règne du Christ qui nous a frayé le chemin de la paix : *Ad dirigendos pedes nostros in viam pacis.*

Et c'est la voie que nous montre S. Michel en proclamant les droits de Dieu. Il n'a lutté que pour la paix. S'il tient encore une épée, c'est pour faire respecter les ordres providentiels de Dieu qui doivent présider à la vie des peuples, comme à la vie des sociétés et des individus.

* *

En finissant, faisons donc nôtre la prière de l'Eglise au grand archange : « Que S. Michel, ange de la paix, descende des sommets du ciel jusque dans nos demeures. »

D'abord dans cette demeure intime des consciences pour nous établir, comme les anges qui l'ont suivi, dans la soumission aux lois de Dieu malgré tous les cris de révolte des passions.

[1] Guglielmo Ferrero : *La fin des Aventures.* Cité par l'*Echo de Paris*, 3 mars 1932.

Puis dans les demeures qui abritent la famille, afin d'y faire régner l'entente et la joie dans le respect de l'autorité des parents, qui n'est qu'une délégation de l'autorité de Dieu.

Enfin dans les demeures groupées autour des clochers qui font la cité, la patrie et les nations, pour hiérarchiser à l'image des chœurs des anges les droits et les devoirs dans la dépendance de Dieu.

En dehors de là, il n'y a que des replâtrages ou des paix précaires ou trompeuses. La paix, c'est la tranquillité de l'ordre. Et l'ordre, c'est celui qu'a instauré le Créateur lui-même et dont il est la clef de voûte.

Que S. Michel, ange de la paix, descende des sommets du ciel jusque dans nos demeures ! Ainsi soit-il.

III

S. MICHEL DE LA BONNE MORT

> *Archangele Michael, constitui te principem super omnes animas suscipiendas.*
> Je t'ai établi prince et maître de toutes les âmes à recevoir dans le royaume des cieux.
> (3e ant. des Vêpres de S. Michel).

Mes frères,

Comme existent aujourd'hui dans presque toutes nos paroisses des associations de Notre-Dame de la bonne mort, il y avait autrefois un peu partout, approuvées par l'Eglise et enrichies d'indulgences, des confréries de S. Michel de la bonne mort. On lui recommandait les agonisants et les âmes du purgatoire. On voyait ses ailes abriter les moribonds contre les dernières tentations de Satan et planer dans le royaume des ombres [1].

Il n'est guère de dévotion populaire qui s'accorde mieux avec la prière liturgique de l'Eglise. Qu'on suive les prières des agonisants, l'office des funérailles, la messe des défunts, on y retrouvera continuelle l'invocation à S. Michel et aux saints anges. Encore une fois, rien ne paraît davantage dans l'esprit de l'Eglise.

Il semble qu'il y ait là un des aspects les plus attrayants de la dévotion à S. Michel. Nous avons si profondément ancré dans le cœur le culte de nos morts ! Rien de ce qui est de nature à nous consoler sur leur sort ne peut nous laisser indifférents.

Instruisons-nous donc davantage des bons offices que nous pouvons attendre de S. Michel à la mort, au jugement, au purgatoire, à cette triple étape du passage redoutable et redouté de ce monde dans l'autre. C'est un beau sujet de consolation et d'espoir pour les nôtres et pour nous. Ce

[1] Il existe encore aujourd'hui de ces confréries. Nous signalerons en particulier l'*Œuvre de St-Michel* pour les âmes du purgatoire, à l'Archevêché de Bourges. Etablie canoniquement, en 1864, par Mgr de la Tour d'Auvergne, elle compte aujourd'hui 35.000 membres inscrits et a fait célébrer plus de 1.125.000 messes pour les défunts. Nombreuses indulgences.

sera un bon moyen d'introduire S. Michel dans notre religion, au rang que semblent exiger ses grandeurs et son rôle.

I. — *A la mort*

S. Alphonse de Liguori nous a rapporté ce trait d'une intervention *in extremis* de l'archange S. Michel.

Un homme se mourait. Il avait mené pendant de longues années une vie de péché. Il étouffait sous l'obsession d'être irrémédiablement damné et sous cette impression de désespoir se refusait à recevoir les derniers sacrements.

Et voici qu'une apparition de l'archange S. Michel lui dit de façon très nette, à n'en pouvoir douter : « Même dans ton péché, tu m'as toujours témoigné quelques marques de dévotion ; aussi ai-je prié Dieu pour toi. Sur ma demande, il t'accorde encore trois heures de vie pour te donner le temps de te repentir, de recevoir les sacrements et de mourir en grâce avec lui. »

Guéri de son désespoir, le moribond envoie son frère à la recherche d'un prêtre. Sur son chemin, celui-ci rencontre deux religieux. Et il apprend d'eux qu'un inconnu les a prévenus de l'imminence du danger de son malade et qu'ils se rendent auprès de lui.

Certes, de pareils traits, même racontés par les saints les plus authentiques, comme un S. Alphonse, ne sont pas articles de foi, et il nous est loisible, comme à beaucoup, de les classer au nombre des belles légendes. Du moins il faut reconnaître qu'ils cadrent parfaitement avec la confiance que l'Eglise met en S. Michel en faveur de nos mourants.

Dans nos familles qui se déchristianisent, il n'est pas rare aujourd'hui qu'on ne fasse appeler le prêtre qu'après le décès, quand on ne se contente pas de faire prévenir le clergé seulement par l'agence des pompes funèbres, quitte à imprimer sur le faire-part : « Muni des sacrements de l'Eglise. » Autrefois, aujourd'hui encore dans beaucoup de familles profondément religieuses, au chevet des religieux et des prêtres, après l'administration des derniers sacrements, on récite à genoux les prières appelées « de la recommandation de l'âme. » Et la voix de ceux qui prient s'élève : « Que le reçoive au sortir de ce monde S. Michel, l'archange du Seigneur, qui mérita d'être choisi pour prince de la milice céleste. »

Et cette invocation n'est-elle pas toute commandée ? Nous le savons, l'agonie, c'est le combat, le suprême combat entre l'âme et Satan qui met tout en œuvre pour perdre l'âme à cette heure décisive. Alors comment ne pas avoir recours à celui qui est l'antagoniste déclaré de Satan, son ennemi le plus capable de lui tenir tête, son vainqueur qui a fait ses preuves ?

II. — *Au jugement*

Si les statues de S. Michel nous le représentent surtout dans l'attitude de ce triomphe sur Satan : foulant aux pieds un dragon qu'il transperce d'une lance ou sur lequel s'abat son épée flamboyante, dans l'iconographie de l'archange il existe encore de lui une représentation très connue, comme au portail du Jugement à Notre-Dame de Paris et en tant d'autres lieux : celle du pèsement des âmes. S. Michel tient à la main une balance, l'emblème classique de la justice. Et il pèse les bonnes et les mauvaises œuvres de l'âme qui va paraître devant Dieu, mais en ministre clément du Juge suprême, qui met tout en œuvre pour provoquer une sentence favorable.

Les prophètes et Notre-Seigneur qui nous parlent longuement du jugement général à la fin des temps, de la solennité avec laquelle il se déroulera, des signes précurseurs qui l'annonceront, ne nous disent presque rien du jugement particulier que subit l'âme immédiatement à la séparation de son corps, à la seconde même qui suit immédiatement la mort. Nous savons à n'en pas douter qu'il aura lieu et même que le jugement général ne fera que confirmer sa sentence : « Il est décrété que tous les hommes mourront et la mort sera suivie du jugement. » (Heb., IX, 27). Mais nous ne savons rien des circonstances qui l'accompagneront.

A cette minute où le sort de l'âme est irrévocablement fixé par l'état où la mort nous a trouvés, pouvons-nous encore compter sur une intervention utile de nos anges gardiens et de l'archange S. Michel ? Les saints parlent souvent du pouvoir qu'a reçu S. Michel de faire pencher la balance en notre faveur, de nous abriter sous ses ailes, de se constituer notre avocat. Quelle que soit la façon rigoureusement théologique d'expliquer ces paroles, peut-être par exemple du poids de leur intercession en notre faveur avant la mort, il est bien certain que toute la tradition attribue à S. Michel cette auguste fonction de présenter les âmes au tribunal de Dieu et de les présenter favorablement pour qu'il les accueille dans son saint paradis.

Quand notre *Chanson de Roland*, par exemple, nous montre S. Michel qui vient recevoir pour la porter au ciel l'âme que Roland vient de rendre à Dieu en défendant la douce France, n'est-elle pas d'accord avec l'Eglise qui chante sur le cercueil qu'on emporte après les prières suprêmes : « *In paradisum deducant te angeli*. Que les anges te conduisent au paradis, » ou qui prie à la messe des défunts le porte étendard de la croix, S. Michel, de conduire les âmes à la sainte lumière : « *Signifer, sanctus Michael repræsentet eas in lucem sanctam.* »

III. — *Au purgatoire*

Avant d'arriver au saint paradis, la plupart doivent passer par le purgatoire.

Le cardinal Newman, dans son *Songe de Gerontius*, a décrit d'une façon délicieuse l'amour fraternel des anges gardiens et de leur chef S. Michel pour les âmes jugées et saintes qui doivent

pourtant achever leurs expiations et leur purification au purgatoire.

Avec quel dévouement de grand frère l'ange soutient, conduit, renseigne, rassure l'âme désemparée qui vient de quitter le corps pour lequel elle est faite !

On arrive sur le seuil du purgatoire. La prison d'or ouvre ses portes et l'on entend les âmes qui sont détenues chanter la grandeur de Dieu, la misère du pécheur, et supplier le Seigneur de revenir à elles.

Et l'ange gardien, remettant l'âme « précieuse » aux anges du purgatoire, lui dit en guise d'adieu : « Doucement, tendrement, âme chèrement rachetée, je te tiens dans mes bras très aimants, et sur les eaux pénales qui coulent, je te soutiens en équilibre et te descends. Avec sollicitude je te plonge dans le lac, et toi, sans un sanglot et sans résistance, tu te laisses emporter par le fleuve rapide... Les anges, chargés avec amour de la secourable tâche, te soigneront, te berceront, te consoleront dans ta peine et des messes sur la terre, des prières au ciel te viendront en aide devant le trône du Très-Haut. Adieu, mais non pas pour toujours, frère aimé ! Sois fort, sois patient sur ton lit de douleur ; ta nuit d'épreuve passera rapide et je viendrai t'éveiller au matin [1]. »

Celui qui vient les éveiller au matin et même hâte ce réveil à la lumière du ciel, c'est celui dont l'Eglise déclare qu'il est le prince et le maître de toutes les âmes qui doivent entrer dans le royaume des cieux : « *Archangele Michael, constitui te principem super omnes animas suscipiendas.* »

Il a sauvé les bons anges des voies de l'enfer où Lucifer venait d'engager tant de ses frères. Puisque notre prédestination est d'occuper un jour les trônes qu'a laissés libres la révolte des anges, n'est-ce pas à l'archange S. Michel de nous y introduire, comme une sorte de prolongement de sa revanche sur l'archange maudit ? C'est le complément en quelque sorte de sa victoire : il mènera les chœurs des élus à la glorification de Dieu, comme il a conduit les anges à la reconnaissance des droits de Dieu.

* *

Dieu a souvent stimulé par de bonnes inspirations et même par des miracles l'intercession des vivants en faveur des morts. Car tout n'est pas légende dans ces pressentiments ou ces apparitions que nous lisons dans la vie des saints et que nous traitons souvent d'illusions comme tout ce qui est manifestations de l'au-delà. S'il est difficile de distinguer l'or pur de l'alliage, du moins il n'est pas possible de rejeter en bloc des témoignages si nombreux.

Un moine de S. Bernard avait été lié sur la terre d'une étroite amitié avec un autre prêtre. Après sa mort, il apparaît un jour à ce prêtre pour réclamer ses prières fraternelles : il assure qu'il sera délivré si seulement son ami à la sainte messe veut bien le recommander à l'intercession de S. Michel. Quelques jours plus tard, le prêtre et ses amis voyaient l'âme de l'ancien Cistercien qui s'élevait vers le ciel, conduite par le grand archange.

Aussi bien, m. f., ces faits qu'on pourrait multiplier viennent seulement illustrer la croyance de l'Eglise, afin de nous émouvoir davantage.

Aussi, confiants en cette pensée de l'Eglise comme en toutes ses directions, prions S. Michel de la bonne mort qu'il intercède auprès de Dieu pour ceux que nous pleurons et aussi qu'il nous assiste à l'heure de la mort, afin qu'il nous réunisse un jour avec eux dans le ciel du bon Dieu. Ainsi soit-il.

FIN

[1] On trouve *Le songe de Gerontius* dans *Méditations et prières de Newman*, traduites par Marie-Agnès Pératé, Paris, 1905.

POUR UNE FÊTE DE CATÉCHISME

LA SCIENCE RELIGIEUSE

Mes chers enfants,

C'est avec joie et confiance que je parais au milieu de vous... avec joie, parce que je réponds à l'invitation fraternelle et amie de votre vénéré Supérieur... avec confiance, parce que je sais les sentiments de foi, de docilité et de générosité qui vous animent. D'ailleurs entre votre chère maison et ma chère paroisse il y a plus d'un point de contact. Dans le vaste champ de la paroisse de St-P. il y a un coin plus protégé et mieux cultivé que tous les autres : c'est le Petit Séminaire. Et puis j'aperçois parmi vous beaucoup de visages qui ne me sont point inconnus et qui me rappellent des familles les plus édifiantes et les plus en vue de ma paroisse. Et enfin cette maison est la mienne. J'ai été élevé au Petit Séminaire. J'ai joué dans vos cours. J'ai dormi dans vos dortoirs. J'ai étudié dans vos classes et vos salles d'étude. J'ai prié dans cette chapelle... et en venant ici il me semble que je retrouve quelque chose de moi dans ces murs qui m'ont longtemps abrité... Je suis heureux de paraître au milieu de vous, et je suis particulièrement heureux de venir présider une fête de catéchisme. Cette fête répond à mes préoccupations les plus habituelles, comme elle répond à un des besoins les plus urgents des temps actuels. Elle a pour but en effet de promouvoir parmi vous l'estime, le goût et l'acquisition de la science religieuse.

I. — *Oh! que cette science est ignorée de nos jours surtout !*

Sur cent hommes qui sont éloignés de la religion, il y en a au moins 90 qui ne la connaissent pas, ou qui la connaissent mal. Voyez le *peuple* pris en masse, où en est-il en fait de science religieuse ? Il ne connaît plus ni Dieu, ni J. C., ni l'Eglise. La notion des vérités chrétiennes est à

peu près totalement effacée de sa mémoire et de son cœur. A peine lui reste-t-il quelque faible réminiscence des instructions catéchistiques reçues dans le premier âge. Depuis longtemps il ne fait qu'oublier sans rien apprendre. Le Dieu de son enfance est devenu pour lui le Dieu inconnu des Athéniens, et ses idées sur la religion se résument bien souvent dans les faux préjugés qu'on lui a inspirés contre elle. Le peuple ignore la religion. Ce n'est pas étonnant. Mais *les gens instruits* la connaissent-ils beaucoup mieux ? Hélas ! nous ne sommes plus dans le temps où le grand Condé pouvait lutter avec le grand Bossuet sur le terrain théologique. Vous savez cela. Bossuet soutenait à 20 ans sa thèse de Théologie au Collège de Navarre. Condé, à qui il l'avait dédiée, entre tout à coup dans la salle. Bossuet, sans se troubler, salue et félicite le vainqueur de Rocroi. Le prince eut, dit-on, la tentation de disputer avec lui. Il le pouvait, car « ce n'était pas seulement la guerre qui lui donnait de l'éclat ; son grand génie embrassait tout, l'antique comme le moderne, l'histoire, la philosophie, la théologie la plus sublime... » Nous n'en sommes plus là aujourd'hui. Combien d'hommes réputés savants, ce qu'ils sont réellement par certains côtés, puisqu'ils ont des connaissances humaines assez étendues, et qui sont absolument aveugles dans les choses divines ! Ils ne se doutent même pas que par delà les lueurs restreintes de leur maigre savoir, il y a le grand soleil des enseignements religieux. Ils savent quelques vérités secondaires. Ils ignorent la vérité primaire et essentielle. Et pourtant elle est éternelle. Et ceux qui se sont passés d'elle ici-bas ont tout ignoré ! — Oui, les gens instruits sont généralement peu renseignés en matière de religion.

Et *les jeunes gens chrétiens* sont-ils suffisamment nourris de la science religieuse ? Je n'hésite pas à répondre : non. Mes chers enfants, ce que je vais dire ne doit pas s'adresser à vous, car j'ai tout lieu de croire que votre instruction religieuse est complète, large, abondante... Je pense d'une manière générale à la jeunesse catholique et je dis que dans l'ensemble la jeunesse catholique ne sait pas assez la religion. Nous ignorons nos gloires de famille. Tenez, je prends deux exemples : 1° Qu'y a-t-il de plus glorieux pour l'Eglise que l'*abolition de l'esclavage ?*... Je prends un bachelier : Combien y avait-il d'esclaves dans l'Empire romain ? Quel était le sort des esclaves ? Comment l'Eglise a-t-elle aboli l'esclavage ?... Que répondra-t-il ? 2° Qu'y a-t-il de plus glorieux pour l'Eglise que ses luttes de 700 ans *contre le mahométisme ?* Je prends un bachelier. Je lui demande les exploits de Cyrus, Alexandre, Annibal, César. Il me répondra ou à peu près. Je lui demande les exploits de la Chevalerie. Je crains bien qu'il ne m'en dise pas long. Et cependant ces hommes-là, Tancrède, Godefroy de Bouillon, Pierre d'Aubusson, Jean de la Vallette, Villiers de l'Isle-Adam dépassent de cent, de mille coudées tous les héros du paganisme.

Oh ! que la science de la religion est ignorée, de nos jours surtout !

II. — *Jeunes gens, attachez-vous à la science religieuse plus qu'à tout le reste !*

1° C'EST UNE JOUISSANCE. — La Religion est belle, adorablement belle dans *sa doctrine*. Elle étudie, elle discute, elle résout les plus hautes questions de la nature de l'homme, de son origine, de sa destinée, de ses devoirs, les plus hautes questions de la nature de Dieu, de sa vie, de ses opérations et de ses rapports avec l'homme.

... *Dans sa morale*. Elle expose, elle explique, elle sanctionne la morale individuelle, domestique, sociale... et ceux-là même qui ont des contestations avec elle sur ses dogmes, n'ont que de l'admiration pour sa morale.

... *Dans ses livres*. Que sont les productions de la sagesse antique, d'où jaillit à grand'peine quelque lueur de vérité, auprès des productions des génies catholiques, auprès de l'Ancien Testament, auprès de l'Evangile ? « Il me souvient qu'à 18 ans, dit Aug. Nicolas, alors que je commençais à en faire l'essai, la lecture quotidienne de l'Evangile faisait dans mon âme comme le lever du jour dans une matinée de printemps ; elle éveillait en moi mille harmonies célestes, et de ses pages mystérieuses s'élevait comme une vapeur lumineuse qui m'enivrait d'onction et de clarté ! »

... *Dans son culte*. La sainte messe à elle seule est une poésie sublime .. un poème incomparable... et nos sacrements... et nos fêtes religieuses... et les figures de nos saints... et nos églises, rendez-vous des arts, de la musique, de la peinture, de la sculpture, de l'architecture ! Vous cherchez le Beau ? Il est jeté à profusion dans tout l'ensemble et dans tous les détails du culte catholique.

... *Dans son histoire*. Vous aimez à connaître les annales des peuples, leurs institutions, leurs lois, leurs mœurs, leur succession sur la terre. Toutes ces sciences si belles, quand on les considère, ne sont plus que des ombres quand je les compare à l'histoire de la religion .. qui nous raconte les opérations surnaturelles de Dieu ici-bas, ses révélations successives, le règne de son Fils sur les âmes, la préparation, l'établissement, la conservation de l'Eglise, ses combats, ses triomphes, en un mot, l'action de la Providence sur l'humanité, ou l'histoire des peuples par son côté le plus imposant et le plus sublime.

Attachez-vous à la science religieuse plus qu'à tout le reste.

2° C'EST UNE SAUVEGARDE. — Vous êtes chrétiens. Vous avez la foi. La garderez-vous ? Oui, probablement, si vous êtes très instruits. Non certainement, si vous n'êtes que médiocrement instruits. Les murs de cette chapelle reculent et disparaissent à nos yeux, et là, à deux pas d'ici, j'aperçois le monde, cette vaste mer où demain vous serez jetés... avec l'obligation inéluctable de conduire votre barque et de la sauver du naufrage

au milieu des tempêtes et des récifs. Il faudra lutter... or pour lutter avantageusement il faut connaître les abîmes qui vous menacent et les étoiles qui vous éclairent, il faut connaître le ciel, les points cardinaux, le pôle, la carte marine et la carte sidérale. Il faut connaître la religion... Instruisez-vous. Armez-vous. Mettez-vous sur le pied de guerre. Car votre foi sera attaquée. Et si elle n'est pas invincible, elle sera infailliblement vaincue. Et, pour qu'elle soit invincible, il faut qu'elle soit raisonnable et raisonnée, il faut qu'elle soit armée contre l'objection. Ah ! jeune homme que je vois grandir et entrer dans le monde, les yeux pleins de lumière, le front plein de sérénité, l'âme pleine de passion... jeune homme, tu me préoccupes, et je voudrais te savoir aguerri. Veux-tu garder ta foi ? Il faut t'instruire. Veux-tu te défendre contre l'incroyant ? Il faut en savoir plus que lui. Allons, apprends ta religion. Prévois les objections et sois capable de les résoudre. Toute difficulté restée sans réponse porte dans l'âme la flèche du doute ; c'est une balle ennemie qui nous a frappés et qui n'est pas sortie. Elle voyage dans nos membres ; nous ne pouvons pas faire un mouvement sans nous dire : « Elle est là, je la sens ! » Jeune homme, il faut que l'objection soit vaincue, et la balle extirpée. Jeune homme, une instruction religieuse pacifique et routinière ne te suffit pas. Il te faut une instruction religieuse guerrière et victorieuse. Jeunes gens, vous voulez sauvegarder votre foi, votre persévérance, votre baptême et vos traditions chrétiennes ? Instruisez-vous, attachez-vous à la science religieuse plus qu'à tout le reste. C'est une jouissance, c'est une sauvegarde.

3° C'est un devoir social. — Comment cela... un devoir social ? Vous allez voir. Je vous parlais tout à l'heure de l'ignorance populaire en matière de religion. J'y reviens. Vous, les grands, les aînés, il est nécessaire que vous sachiez cela. Il est nécessaire que vous sachiez que demain, ou après demain, dans le monde, vous allez rencontrer tout un peuple qui travaille, qui souffre et qui trop souvent blasphème. On a trompé le peuple par des systèmes abjects et des théories meurtrières... on l'a abreuvé de la liqueur du doute et du poison de l'impiété, on lui a dit que Dieu n'était pas, que Dieu était le mal et que, dans tous les cas, Dieu, s'il existait, restait indifférent à la destinée de ses créatures. On lui a dit que la foi était une faiblesse d'esprit et un entraînement superstitieux du cœur ; on lui a dit que la prière était un acte stérile et qu'elle offensait la dignité humaine ; on lui a dit que la souffrance était sans mérite et sans vertu pour des jours meilleurs ; on lui a dit que le bonheur ne se trouvait que dans les jouissances passagères de la terre et que la vie future n'était qu'un rêve. On lui a dit que le Christ était tout au plus un grand homme et le prêtre tout au plus un honnête homme. Enfin on lui a dit des absurdités et des infamies... et mon cœur est plein de courroux non pas contre le peuple dont il faut respecter les douleurs, mais contre les maîtres qui ont enlevé à sa faiblesse tous les refuges divins ouverts devant elle et qui ont ravagé dans son âme et dans sa vie les habitudes, les croyances, et même les plus élémentaires notions de la religion... Qui donc changera cela ? Nous prêtres ? Seuls, nous ne le pourrons jamais. Il nous faut des auxiliaires et des collaborateurs.

Levez-vous, jeunes gens chrétiens, phalange pure et sans tache, chevaliers sans peur et sans reproche, bataillon sacré, garde apostolique qui meurt et qui ne se rend pas. Levez-vous, et forts de votre foi éclairée, ardente, convaincue, venez rendre au peuple la foi qu'on lui a volée. Paraissez dans nos églises. Paraissez dans nos patronages et dans nos œuvres. Paraissez dans nos conférences et nos assemblées populaires. Habituez-vous à serrer la main de l'ouvrier, à lui parler, à vous faire écouter de lui... Soyez les apôtres volontaires de l'Evangile.

Allons, mes chers amis, c'est un peu sérieux ce que vous entendez là ! Vous n'y aviez jamais pensé, n'est-ce pas ? C'est pourtant la vérité. Je demande à Dieu de bénir ma parole, et de la faire germer dans vos cœurs... vos cœurs, sol fertile, terre vierge sur laquelle se préparent silencieusement les riches moissons de l'avenir ! Ainsi soit-il.

POUR UNE FÊTE PATRONALE

LA FÊTE PATRONALE, FÊTE DE FAMILLE

Mes frères,

Bien des fois déjà je vous ai parlé de votre patron, raconté sa vie et proposé l'exemple de ses vertus. Bien des fois déjà, à pareil jour, je vous ai invités à solliciter sa toute puissante protection. Afin de ne pas me répéter trop souvent, je vous parlerai aujourd'hui de la fête patronale que nous célébrons. Aussi bien, ce sera vous exhorter à honorer votre patron que de vous rappeler comment vos pieux ancêtres célébraient sa fête et de vous inviter à les imiter.

I

Et d'abord, m. f., disons tout de suite que l'Eglise n'est pas l'ennemie des fêtes, bien au contraire. Elle en avait jadis institué un grand nombre que les fidèles célébraient absolument comme le saint jour du dimanche, en s'abstenant de tout travail et en assistant aux saints offices. Le droit canonique actuel n'en a laissé subsister que dix et même en France, depuis le Concordat, il n'y en a plus que quatre obligatoires. Mais avant ce traité conclu en 1802 entre le Pape et Napoléon Ier, il en existait trente-six qui, s'ajoutant aux cinquante-deux dimanches, portaient à quatre-vingt-huit le nombre des jours chômés au cours de l'année. Les plus anciens parmi vous se souviennent sans doute de m'avoir entendu an-

noncer ces fêtes et même d'en avoir vu célébrer quelques-unes encore, comme fêtes de dévotion.

La plupart de ces fêtes se trouvaient en hiver, alors que le travail, du moins celui des champs, est moins pressant. C'est ainsi qu'on fêtait Noël et les trois jours suivants : S. Etienne, les Saints Innocents et S. Jean l'Evangéliste, qu'on appelait la St-Jean d'hiver. On fêtait la St-Silvestre, dernier jour de l'année, et le lendemain la Circoncision ; quelques jours après, le 6 janvier, on célébrait la fête des Rois. Les fêtes de Pâques et de la Pentecôte duraient trois jours, le lundi et le mardi qui suivaient ces fêtes étant fériés comme le sont encore légalement les lundis de Pâques et de la Pentecôte. Toutes les fêtes de la Sainte Vierge : la Chandeleur, l'Annonciation, la Nativité, et en dernier lieu l'Immaculée Conception, étaient célébrées le jour de leur incidence, comme l'est encore aujourd'hui l'Assomption. Il en était de même de la fête de la plupart des douze Apôtres, de celles de S. Joseph, de S Jean-Baptiste, de sainte Anne et de la Toussaint.

Vous voyez, m. f., de combien de jours de repos bénéficiaient vos pères. Ces jours-là ils quittaient leurs vêtements de travail pour revêtir leurs habits de fête, ils se rendaient à l'église où toute la paroisse se trouvait réunie, parents et enfants, maîtres et domestiques, patrons et ouvriers, tous mélangés et ne formant qu'une seule famille ; tous prenaient plaisir à écouter les beaux chants liturgiques qui se différenciaient avec chaque fête et chaque saison ; beaucoup même étaient heureux d'y prendre part. Tous écoutaient la parole du prêtre qui leur montrait dans le saint de la fête un protecteur et un modèle, et tous revenaient heureux et meilleurs à la maison où une table frugale, mais tout de même un peu mieux servie, les attendait.

On ne se déplaçait pas alors aussi facilement qu'aujourd'hui. On ne pouvait pas courir au loin, comme on le fait maintenant, à la recherche des distractions ; on n'avait pas les journaux, les revues et la T. S. F. pour s'instruire. On était heureux de trouver sur place de saines distractions qui élevaient l'âme, de beaux offices qui édifiaient, de beaux sermons qui instruisaient. On était surtout heureux de passer ces nombreux jours de fête en famille.

M. f., ces temps sont passés et ne reviendront plus. On n'admettrait plus aujourd'hui autant de jours fériés interrompant le travail : c'est du reste la raison qui a fait supprimer ces fêtes. Et cependant n'était-ce pas un excellent moyen d'empêcher la surproduction et le chômage dont souffre la société actuelle ? Nous n'avons presque plus de fêtes religieuses, mais, par contre, nous avons la semaine des quarante heures. Les loisirs qu'impose cette semaine réduite sont bien aussi nombreux que ceux qu'imposaient les fêtes d'autrefois, mais ces loisirs sont-ils aussi bien occupés que jadis ? L'ouvrier ne les passe plus à l'église, mais il les passe au cabaret où il se ruine, lui et sa famille, dans des sports où il se fatigue, dans des réunions où on lui monte la tête et d'où il revient mécontent de son sort, mécontent de ses patrons, mécontent de la société tout entière ! Je doute qu'il ait gagné au change. En tout cas, m. f., ces fêtes d'autrefois prouvent que l'Eglise n'a pas attendu jusqu'aujourd'hui pour adoucir le sort de l'ouvrier et travailler à son bonheur. Et certainement elle y réussissait mieux que nos modernes socialistes, car les travailleurs d'autrefois étaient plus gais et plus joyeux compagnons que ceux d'aujourd'hui.

II

Parmi toutes les fêtes dont je viens de parler, il en est une qui se distinguait parmi toutes les autres : la fête patronale. C'était la fête par excellence ; aussi, quand on parlait de ce jour-là, il suffisait de dire : « le jour de la fête. » Tout le monde comprenait de quelle fête il s'agissait. Tandis que toutes les autres fêtes étaient communes à toutes les paroisses, celle-là était spéciale à chaque village. On en parlait pendant toute l'année, on se réjouissait de la voir approcher, tous les jours qui la précédaient étaient employés à la préparer.

C'est que, cette fête, on ne la célébrait pas seuls, on y invitait les membres absents de la famille, et ceux-ci se faisaient un bonheur de retourner ce jour-là au pays natal et d'y revoir leur père, leur mère et leurs frères et sœurs. On y invitait les parents, et c'était une excellente occasion de resserrer les liens de la famille s'ils existaient, de les renouer s'ils étaient détendus ou brisés. On y invitait même les amis, et j'entends encore les anciens me dire, comme preuve de l'intimité qui les unissait à des personnes qui ne leur étaient aucunement parentes : « Nous nous fêtions mutuellement. »

Et tous ces invités ne venaient pas seulement, comme il arrive trop souvent aujourd'hui, pour faire la fête à table ; ils n'obligeaient pas, comme le font maintenant trop d'invités, leurs hôtes à manquer aux offices d'un si beau jour pour les attendre et les recevoir ; ils avaient à cœur d'arriver assez tôt pour y assister eux-mêmes. Ils venaient à la fête patronale, moins comme à une fête foraine que comme à un pèlerinage en l'honneur du saint Patron de la paroisse. Afin d'avoir une part à ses bénédictions, ils étaient heureux de venir prier dans l'église qui lui était dédiée, d'y entendre la sainte messe, d'écouter le panégyrique qui redisait ses vertus et ses mérites, de s'agenouiller devant son image, son autel, et surtout de vénérer ses reliques. Ils étaient heureux, enfin, de prendre part aux processions qui, au chant des hymnes du Saint, se déroulaient dans les rues et où son image était portée en triomphe. Aussi quel beau spectacle offraient ces processions où assistaient toute la population et ses nombreux invités !

Et ces fêtes de famille se renouvelaient fré-

quemment, parce que chaque convive invitait à son tour ceux qui l'avaient reçu. On était content de se rendre à ces fêtes patronales, toutes différentes par le lieu où on les célébrait, le saint qu'on y honorait, la solennité qui les accompagnait et les parents et amis qu'on y rencontrait. C'étaient autant de jours de repos, de délassement, de bonheur, au cours desquels on aimait à se revoir, à converser et à se raconter ses peines et ses joies.

III

Les vivants n'étaient pas seuls à profiter de ces fêtes, les défunts en avaient leur part. Alors comme aujourd'hui, on célébrait le lendemain de la fête patronale un service pour le repos de leur âme. Ah ! dans ces temps où la religion était en honneur, on n'oubliait pas les morts aussi vite qu'aujourd'hui et leur souvenir était pieusement conservé. En voyant vide leur place à la table de famille le jour de la fête patronale, leur mémoire revenait tout naturellement à l'esprit de tous : pendant tant d'années on avait célébré cette fête avec eux ! Leur nom était sur toutes les lèvres, on se racontait les différents traits de leur vie, on redisait ensemble tout le bien qu'on en savait.

Ce n'était pas assez : on voulait qu'ils eussent une part de la fête et voilà pourquoi un service funèbre était célébré à leur intention le lendemain, service auquel non seulement toute la famille, mais tous les invités se faisaient un devoir d'assister. C'était pour ceux-ci une façon de témoigner leur affectueuse sympathie à la famille qui les recevait ; c'était une manière délicate de perpétuer les relations d'amitié qui les avaient unis à ces défunts ; c'était pour tous, enfants, parents et amis, le sûr moyen de témoigner leur reconnaissance à ces morts pour le bien qu'ils en avaient reçu. Sans compter que ce pieux souvenir donné aux disparus, cette visite faite à leur tombe évoquait des pensées sérieuses dans l'esprit de tous et mettait en garde contre la dissipation et les folies coupables dont la partie profane de la fête pouvait être l'occasion.

Voilà, m, f., ce qu'étaient les fêtes patronales autrefois : avant tout des fêtes religieuses et des fêtes de famille. Plaise à Dieu que la fête patronale ait toujours ce double caractère en cette paroisse ! Soyez, chaque année, heureux d'y convier vos parents et vos amis. Recevez-les simplement, comme cela se faisait jadis, et demandez-leur de vous recevoir de même s'ils vous invitent à leur tour. Si les réunions de famille sont moins fréquentes et moins nombreuses que jadis, c'est précisément parce qu'on a délaissé cette aimable simplicité d'autrefois ; au lieu de se contenter comme alors de ce qu'on a sous la main, on fait des frais considérables. Pour éviter ces frais, on n'invite plus ou bien ceux qu'on invite déclinent l'invitation par crainte de ne pouvoir recevoir eux-mêmes aussi somptueusement. Et cela au grand dommage des relations de famille, car vous connaissez le proverbe : « Loin des yeux, loin du cœur. » Lorsque les membres d'une même famille ne se rencontrent plus, ne se visitent plus, ne se voient plus, ils deviennent bien vite comme des étrangers les uns pour les autres.

Vous célébrerez cette fête avec d'autant plus de simplicité, vos parents et amis seront d'autant plus heureux de venir y prendre part que vous la célébrerez plus religieusement, ici, à l'église, au pied des autels. En répandant sur vous et sur vos invités ses bénédictions, votre saint patron consolidera les liens du sang ou de l'amitié qui vous unissent, il vous rendra tous meilleurs, ce qui fait que vous vous estimerez et vous aimerez davantage. Ainsi soit-il.

LES PERSONNAGES ÉVANGÉLIQUES

XXXVI

MARTYRE ET MORT DE S. JEAN

I

S. Jean travailla de longues années encore en Asie, entouré de la vénération des fidèles et portant une auréole de pureté et de douceur incomparable sur son front. Les contradictions cependant ne lui furent pas épargnées. Il en dit un mot dans sa lettre à Caius qu'il félicite d'accueillir les frères qu'il lui recommande.

« J'aurais écrit à l'Eglise, dit-il, mais Diotréphès, qui aime à être le premier parmi les frères, ne nous reçoit pas.

« C'est pourquoi, si je vais chez vous, je rappellerai les actes qu'il fait, il se moque de nous, *garriens in nos*, et tient contre nous de méchants propos. Non content de cela, il ne reçoit pas les frères et il empêche ceux qui voudraient les recevoir et les chasse de l'Eglise. » (III Jo., 10).

Quel mystère d'iniquité recèlent ces paroles ? S. Jean ne dit que cela, qui laisse deviner sa peine. S. Jean en quelque sorte excommunié dans sa propre Eglise par un malheureux gonflé de son importance, et qui ne se sert de son autorité que pour en abuser, qui tourne en ridicule le saint vieillard et lui ferme sa porte ! S. Jean se borne à cette conclusion :

« Bien-aimé, n'imite pas le mal, mais imite le bien. Celui qui fait le bien est de Dieu. Celui qui fait le mal n'a pas vu Dieu. »

Toutefois Diotréphès est une exception, comme Judas dans le collège apostolique ; les fidèles demeurent universellement attachés à l'Apôtre bien-aimé. Il restait le dernier survivant de ceux qui avaient vu Jésus-Christ et celui que le Sauveur avait le plus aimé. Enfin pendant trente ans il avait parcouru toute l'Asie, évangélisé une quantité de villes, instruit et consolé des milliers d'âmes ; il était aimé de tous et jouissait parmi les chrétiens d'une réputation, d'une considération unique. Aussi, quand Domitien persécuta les chrétiens, S. Jean fut-il enveloppé l'un des premiers dans la proscription commune.

L'empereur était inquiet pour son trône. Des bruits couraient que l'empire était réservé aux descendants des rois de Juda, aux parents de Jésus,

fils de David, qui avait été crucifié par Pilate. Jésus avait bien dit qu'il était roi, mais que son royaume n'était pas de ce monde, le tyran soupçonneux n'avait retenu que l'affirmation de sa royauté. Il fit donc arrêter et amener à Rome, en 92, deux des petits-fils de S. Jude, le cousin de Jésus-Christ. Puis il ordonna de s'emparer de la personne de Jean, qui était aussi parent du Sauveur et qui était le chef le plus considérable des chrétiens.

Les petits-fils de Jude habitaient la Batanée, où s'étaient réfugiés beaucoup de chrétiens après la prise de Jérusalem. C'est là qu'un vétéran vint les prendre pour les conduire à Domitien.

— Etes-vous les descendants de David ? leur demanda l'empereur.

— Oui, dirent-ils.

— Quels biens, quelle fortune possédez-vous ?

— Nous possédons à nous deux environ deux mille deniers, non pas en argent, mais en terres. Nous cultivons nous-mêmes de nos mains un champ de trente-neuf arpents, d'où nous tirons de quoi vivre et de quoi payer nos impôts.

Ils avaient les mains calleuses, le dos courbé par le travail. L'empereur les regarda ; il vit qu'il avait devant lui des gens simples, de bons artisans qui ne songeaient point à conspirer. Il s'informa du Christ et de son règne :

— Le royaume du Christ n'est pas de ce monde, dirent-ils ; il est tout céleste et ne se révèlera qu'à la fin des temps, le jour où le Seigneur viendra sur les nuées pour juger les vivants et les morts.

Il les crut peut-être des simples d'esprit ; à coup sûr il ne vit en eux que des gens inoffensifs et il les renvoya.

Cependant Jean était arrivé à Rome. C'était sans doute Clément qui occupait alors le siège de S. Pierre. Les chrétiens sûrement accueillirent le disciple bien-aimé avec le plus profond respect et avec une joie qui eût été sans bornes s'il n'avait pas dû comparaître devant l'empereur ou les magistrats ; car Domitien ne lui laissa point la liberté de conférer avec eux. Aucun prince ne fut plus absolu et plus cruel que lui. En tête de tout acte public, dit Suétone, il faisait écrire : « *Dominus et Deus noster fieri jubet*. Notre Seigneur et Dieu ordonne. » Il s'était proclamé dieu et il avait fait placer sa statue sur les places publiques comme dans les temples. Sommé d'offrir de l'encens à la statue de Domitien, Jean refusa avec énergie. Il fut donc condamné à mourir.

Conduit près de la Voie Appienne, à l'endroit où plus tard Aurélien construisit la Porte Latine, il s'en alla plein d'allégresse au martyre. On dit que l'empereur voulut assister lui-même à son supplice. Le bourreau coupa d'abord les longs cheveux que Jean portait à la manière nazaréenne. Une chrétienne les recueillit comme le plus précieux des trésors. On les vénère encore dans la petite chapelle de St-Jean *in Oleo*.

S. Augustin raconte qu'il fut condamné d'abord à avaler une coupe de poison. Il n'en ressentit aucun mal. Ensuite il fut flagellé par les licteurs et jeté dans une cuve d'huile bouillante. Dieu voulut que cette épreuve lui fût douce : il sembla à l'Apôtre qu'il était plongé dans un bain rafraîchissant et il en sortit plus sain, plus vigoureux.

Peut-être l'empereur se souvint-il alors des petits-fils de Jude ; peut-être fut-il frappé par ce miracle, il n'ordonna pas qu'on lui tranchât la tête. Il n'eut pas non plus la générosité de le renvoyer après avoir proclamé son innocence. Il prononça contre lui une sentence d'exil et le relégua dans l'île de Patmos qui avait joui autrefois d'une civilisation avancée, mais qui était déchue de toute splendeur.

II

Les insulaires étaient sans culture, mais simples et bons. Condamné aux mines, suivant Sulpice-Sévère, Jean vit de plus près les malheureux, condamnés comme lui. Il les aima et se fit aimer d'eux. Il leur parla de Jésus, il leur fit connaître la vérité qui console et fait espérer, il les instruisit et les baptisa. Sa douceur, son âge lui valurent sans doute bientôt une plus grande liberté. Il eut une demeure ombragée par des palmiers. On appelle encore ce vallon, devenu stérile et dépouillé, « le jardin du saint ». On montre encore le bassin où il baptisait et qui a gardé le nom de Baptistère. L'île désolée est toujours pleine de son souvenir. Il y fit des miracles éclatants. L'un est ainsi raconté par le Vénérable Bède :

Un magistrat de l'île, appelé Aristodème, irrité de lui voir accomplir tant de prodiges, lui dit : « Voulez-vous que je croie en votre Dieu ? Voici un poison violent, prenez-le. Si vous n'en mourez pas, je serai votre disciple. Mais pour que vous sachiez bien que ce poison est mortel, je le ferai prendre à deux condamnés à mort. Ils en mourront aussitôt. Alors vous boirez après eux. » Il espérait ainsi se défaire de l'Apôtre. Jean accepta ; les deux condamnés avalèrent le breuvage et en moururent. S. Jean prit la coupe à son tour, fit le signe de la croix et la but lentement jusqu'à ce qu'elle fût épuisée, puis il la remit en souriant à Aristodème. Ensuite il ressuscita les deux infortunés. Alors le magistrat crut en Jésus-Christ. »

« C'est en mémoire de ce fait, dit Mgr Baunard, qu'on représente l'Apôtre tenant en main une coupe d'où s'échappe un serpent. »

De Patmos il surveillait encore ses chères Eglises d'Asie. Il était vieux par l'âge, mais son cœur était resté jeune et ardent. Il avait vu naître la première hérésie gnostique avec Simon le Magicien. En Asie il avait combattu les erreurs de Cérinthe et des Nicolaïtes qui attaquaient la divinité de son Maître. Dans son exil, maintenant, il ne pouvait plus donner de sa personne ; alors il écrirait, et ses livres, jusqu'à la fin des temps, flétriraient les hérétiques et seraient une lumière pour les chrétiens.

A Patmos, on voit encore une grotte que les insulaires appellent la Grotte de l'Apocalypse, au-dessus du Mont Saint-Jean. C'est là qu'il eut ses célèbres visions. Il s'y prépara, dit Nicétas, archevêque de Thessalonique, par le jeûne, la retraite et la prière. Après dix jours de silence et de recueillement, Jésus lui apparut et lui révéla le royaume des cieux, « un jour de dimanche ». Il fut « ravi en esprit » et reçut l'ordre d'écrire ce qu'il avait vu. Il avait vu d'abord l'état des Eglises d'Asie ; puis l'avenir lui fut découvert, la chute de l'empire romain et le triomphe final de l'Eglise. Combien ces révélations durent encourager les chrétiens pendant les persécutions !

Il demeura à Patmos jusqu'à la mort de Domitien, en 96, environ quatre ans. Alors Nerva rappela ceux qui avaient été exilés et condamnés pour cause d'impiété, dit Dion Cassius, c'est-à-dire les disciples du Christ. Il revint à Ephèse où Timothée venait de

verser son sang pour la foi en arrêtant un cortège impie qui blasphémait et injuriait le Christ. Il écrivit alors son Epître à Electa, pour lui rappeler le grand précepte : « Aimons-nous les uns les autres » et pour condamner « les séducteurs, qui ne confessent pas que Jésus-Christ est venu dans la chair. » Puis son Epître à Caius pour le féliciter de sa charité à accueillir les missionnaires de la vérité. C'est là qu'il fait allusion à l'attitude scandaleuse de Diotréphès. Enfin « sur les instances de ses familiers, et divinement inspiré par l'Esprit, dit Clément d'Alexandrie, considérant que les Evangiles antérieurs avaient manifesté les choses corporelles du Christ, il composa un Evangile spirituel », le quatrième Evangile, l'Evangile de l'Amour.

Il a repris aussi la visite des Eglises. C'est dans une de ces visites qu'il rencontre un jeune homme qui le frappe par sa beauté, sa modestie, l'innocence qui reluit sur son visage. Il le confie à l'évêque qui le baptise. Mais le malheureux devient chef de brigands. A la visite suivante, Jean s'enquiert de lui et apprend qu'il est « mort à Dieu. » Alors il monte à cheval et va le chercher sur la montagne voisine, qu'il occupe avec une troupe armée, et il a le bonheur de le ramener à l'Eglise.

S. Ignace d'Antioche, S. Polycarpe de Smyrne, Papias, évêque d'Hiérapolis, deviennent ses disciples assidus, et Papias a consigné de précieux souvenirs touchant les choses dont il a été témoin. S. Irénée aussi, qui fut à l'école de S. Polycarpe, nous a transmis sur son maître et sur S. Jean des détails vivants qui nous peignent la vie de l'Eglise à cette époque. C'est par lui que l'Eglise de Lyon se glorifie de remonter à S. Jean.

L'Apôtre bien-aimé était presque centenaire. Il ne pouvait plus se rendre aux assemblées chrétiennes ; alors il s'y faisait porter et il ne cessait de redire aux fidèles : « Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres. » Comme les disciples s'affligeaient de ces redites, il leur disait : « C'est le précepte du Seigneur, et si vous l'accomplissez, cela suffit. » (S. Jérôme, *Ad Galat.*, III, 6).

Il connut enfin par révélation qu'il serait bientôt réuni à son Maître bien-aimé et à sa divine Mère. L'heure venue, on dit qu'il rassembla ses disciples à l'église et fit la fraction du pain. Puis, d'un pas résolu, il se dirigea avec eux vers le tombeau de Timothée, sur une montagne. Il s'entretenait doucement avec eux, leur recommandant la foi, l'union et l'amour en Jésus-Christ. Puis il les congédia et entra dans le sépulcre. Ils crurent qu'il allait vaquer à la prière. Quand ils pénétrèrent dans le tombeau, quelque temps après, Jean avait cessé de vivre. Jésus était venu recueillir son âme virginale et la conduire au ciel. C'est ainsi que devait mourir le disciple le plus cher au Sauveur, dans un élan d'amour, dans une extase, qui était le prélude du ciel. Beaucoup ne voulurent point croire à sa mort et prétendirent qu'il était ressuscité, car son corps si pur ne pouvait connaître la corruption du tombeau. Nulle âme ne fut plus innocente et plus belle que la sienne, parce que nulle âme ne s'approcha de plus près du cœur de Jésus ; nul homme ne fut comme lui le disciple du pur et saint amour.

XXXVII

S. JACQUES LE MAJEUR

I

S. Jacques le Majeur était le frère aîné de S. Jean l'Evangéliste. Nous ignorons s'il s'attacha aussi à Jean-Baptiste, mais il eut sûrement, par son frère, l'écho vivant de ses enseignements. S. Marc nous raconte qu'après avoir appelé Pierre et André qui pêchaient sur le lac, « Jésus, s'avançant un peu plus loin, vit deux autres frères, Jacques fils de Zébédée, et Jean qui raccommodaient leurs filets, et il les appela.

« Ceux-ci quittèrent aussitôt leur père Zébédée, qui était avec ses mercenaires, et ils le suivirent. » (Marc, I, 16-18).

Jésus les conduit aussitôt à Capharnaüm et, après avoir enseigné dans la synagogue, il les emmène avec lui « dans la maison de Simon et d'André » (29) où il guérit la belle-mère de S. Pierre. Il y avait donc intimité entre leurs deux familles. Le Sauveur les met aussitôt à l'œuvre. Salomé, la mère de Jacques, accompagnera plus tard ses fils, et elle se mettra à la suite des saintes femmes qui, tout en écoutant les enseignements du Maître, pourvoiront à sa subsistance.

Peu après, Jaïre, le chef de la synagogue de Capharnaüm, vient implorer Jésus pour sa fille qui se meurt. Le Sauveur prend avec lui Pierre, Jacques et Jean, et il la remet vivante à son père. (Marc, V, 37). L'amitié des trois apôtres se fortifiera au contact du Maître, du Soleil de justice, comme une plante qui grandit et s'épanouit. Quand Jésus choisit ses apôtres, il les nomme les premiers : « Pierre, Jacques et Jean, André et Philippe. » (Marc, III, 17). Mais en même temps qu'il donne à Simon le nom de Pierre, il appelle Jacques et Jean les fils du tonnerre, à cause de leur zèle ardent, de leur amour puissant et de leur parole enflammée. Aussi bien Jacques sera-t-il le premier des apôtres qui donnera sa vie pour son Maître bien-aimé.

Comme il devait beaucoup souffrir, Jésus lui multiplie ses faveurs afin que sa foi soit plus inébranlable. C'est pourquoi nous retrouvons S. Jacques au Thabor, avec Pierre et Jean. Jésus prend un soin particulier de l'éducation des fils du tonnerre, parce qu'ils étaient violents, portés à l'intransigeance et ne comprenaient pas l'indifférence humaine. Leur amour pour Jésus les emportait au delà des bornes, ils ne savaient pas que la plus grande puissance est celle de la douceur, qui règne seule et sans conteste quand l'orage a passé.

Lorsqu'il se rend à Jérusalem, il les envoie devant lui pour préparer son passage ; les habitants d'une ville de Samarie refusent de le recevoir, alors ils prennent feu et s'emportent. Quoi ! cette cité où Jésus a passé en faisant le bien, ne le connaît pas, ne veut pas le connaître, et le traite en étranger, en ennemi ! Ils lui demandent de permettre que ce pays soit consumé par la foudre. « Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes, leur dit sévèrement le Maître. Le Fils de l'homme n'est pas venu pour perdre les âmes, mais pour les sauver. » (Luc, IX, 55). La colère, les actes immodérés, les injures, les coups de force indisposent, aigrissent les âmes et les perdent. Agissez avec mansuétude et par persuasion. Si vous

aimez les âmes, ne les rebutez pas, traitez-les avec patience, avec bonté. Quand vous aurez épuisé tous les moyens de douceur, vous prendrez les moyens de force. C'est par cette doctrine que de ces violents Jésus fera les plus doux des saints.

Ils étaient ambitieux et leur mère désirait plus qu'eux encore la gloire et l'éclat pour eux. Elle demande, et ils demanderont avec elle au Maître qu'ils soient assis, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche, dans le royaume de son Père. Il leur répond :

— Vous ne savez pas ce que vous demandez ! (Math., XX, 21).

Mais ils ont en eux-mêmes une telle confiance qu'ils se déclarent prêts à boire le calice d'amertume qu'il boira, à recevoir le baptême de sang qu'il recevra. Cette belle confiance était inspirée en eux plus par l'amour que par l'orgueil. Jésus regarde jusqu'au fond ces âmes généreuses, il les voit capables des plus grands dévouements ; leur zèle est outré, peut-être, mais indéfectible et sincère. Alors il adoucit ce que son langage avait de sévère et il leur expose ce qu'est l'esprit de l'Evangile : un esprit d'humilité et de charité : « Le Fils de l'homme est venu pour servir et non pour être servi. » Ne doivent-ils pas imiter leur Maître et, comme lui, se mettre à la place la plus humble, celle où l'on fait le plus de bien, où l'on s'oublie pour les autres, la place du labeur, de la prière ; la place du devoir obscur, où l'on travaille, non pas pour recevoir des louanges et des récompenses, mais pour être agréable à Dieu qui vous regarde, et à Dieu seul ?

II

Jésus avait dit à Jacques et à Jean : « Pouvez-vous boire le calice que je boirai ? » Et ils avaient répondu hardiment : « Oui, nous le pouvons ! » Le Sauveur, les voyant si déterminés et si sincères, ne les blâme point ; il se contente d'ajouter : « Vous le boirez, mais ce que vous demandez, dépend de la volonté de mon Père. » En ces mots le Sauveur résumait la vie de S. Jacques.

Les deux frères avaient été présomptueux ; Jésus va leur faire sentir d'abord combien ils sont faibles et que sans la grâce de Dieu ils succomberaient à toutes les défaillances. Il les prend avec lui à Gethsémani, où il est en proie à l'ennui mortel, à la terreur, à l'épouvante, où il sue une sueur de sang. Il les appelle à son secours, il va plusieurs fois auprès d'eux pour implorer une consolation ; il ne peut les arracher à leur lourd sommeil, causé aussi par une grande tristesse. Et quand il les réveille, en leur signalant le cliquetis des armes et le bruit de la troupe qui vient le prendre, Jean suit son Maître jusqu'au palais d'Anne, mais Jacques, si confiant dans sa force, si ferme de caractère, Jacques le fils du tonnerre, est pris de peur et s'enfuit. Le calice s'était présenté, et il l'avait écarté lâchement. Ah ! cette faute, cette faiblesse incroyable de sa vaillante nature, ce sera pour lui, comme pour S. Pierre, l'épine, le tourment, le perpétuel remords de sa vie.

Son repentir lui mérita son pardon la première fois que le Maître revit ses onze disciples au Cénacle, et l'apôtre, infidèle par la surprise de la peur qui ne raisonne pas, comprit alors la parole de Jésus : « Sans moi vous ne pouvez rien faire. » Il écouta les derniers enseignements du Fils de Dieu et les grava dans son cœur ; il le suivit à l'ascension et après qu'il eut reçu le Saint-Esprit, il fut vraiment le fils du tonnerre à la parole enflammée, au zèle que rien n'arrête ni ne décourage.

Il travaille avec Pierre et Jean à évangéliser Jérusalem ; ses succès, sa prédication convaincue, ferme et enthousiaste attirent l'attention d'Hérode. Il parcourt la Judée, la Samarie, suivant le programme qui leur a été tracé, et les apôtres l'envoient prêcher l'Evangile en Espagne : *ad ultimum terræ*.

On dit qu'il y convertit peu d'âmes. Le Sauveur lui continuait l'épreuve, la punition de sa présomption, mais la Sainte Vierge lui adoucit elle-même l'amertume de l'insuccès. Une nuit qu'il priait avec ses disciples hors de la ville de Saragosse, sur les bords de l'Ebre, il entendit des voix angéliques nombreuses qui disaient : « *Ave, Maria !* » Et d'autres voix reprenaient : « *Ave, Maria !* » comme le plus mélodieux des cantiques. Il regarda et aperçut au milieu de l'armée des esprits célestes la Reine des anges que des séraphins plaçaient, en l'entourant d'honneurs, sur un pilier de marbre blanc.

Alors elle lui parla avec amour, avec bonté, et son cœur se fondait en l'écoutant :

« Tu me bâtiras ici un oratoire où je serai invoquée. Cette partie de l'Espagne me sera dévote et fidèle jusqu'à la fin des siècles et je la protégerai avec prédilection, toujours. »

Ces paroles répondaient à l'angoisse de son cœur. Ses efforts étaient impuissants à faire connaître Jésus-Christ ; il ne parvenait pas à éclairer, à toucher les âmes. Or voilà que la Mère de Dieu lui annonçait que ce terrain ingrat se couvrirait perpétuellement des plus belles fleurs d'innocence et de sainteté, que la Reine des cieux y serait aimée et bénie, qu'elle veillerait sur cette moisson qu'il semait dans les larmes, et que d'autres à jamais en recueilleraient les gerbes dans l'allégresse. Son travail était donc agréable à Dieu ; peu lui importait maintenant s'il ne voyait pas lever les épis. Le Maître avait dit : « L'un sème, mais c'est un autre qui recueille. » L'œuvre de Dieu se ferait, malgré l'inutilité apparente de sa peine.

On montre encore aujourd'hui dans l'église de Notre-Dame del Pilar le pilier où la Sainte Vierge apparut à S. Jacques, avec, au-dessus, une image de Marie, devant laquelle cent lampes d'argent brûlent jour et nuit.

S. Jacques ne demeura que quelques années en Espagne. Il fut appelé à Jérusalem par S. Pierre pour reprendre son apostolat en Judée, où l'on n'avait pas oublié son zèle intrépide et son grand cœur.

Il prêcha avec ardeur, il fit des miracles éclatants, c'est pourquoi les Juifs lui suscitèrent comme adversaires deux magiciens, Hermogène et Philète, qui séduisaient les hommes par leurs prestiges, comme avait fait Simon le Mage. Il réussit à les convertir, comme Pierre avait baptisé Simon ; mais le démon avait gardé son emprise sur eux ; ils revinrent à l'hérésie. Pour le perdre, les Juifs donnèrent une forte somme d'argent à deux capitaines de la garnison romaine, Lysias et Théocrite, avec mission de suivre les prédications de S. Jacques, d'observer ses paroles et de provoquer, à cette occasion, une sédition parmi le peuple. Alors ils s'empareraient de sa personne et le livreraient à Hérode Agrippa pour lui faire son procès.

Un jour que l'Apôtre prouvait, par les témoignages de l'Ecriture, que Jésus était le Messie attendu et le Fils de Dieu, un scribe, nommé Josias, se jeta sur lui et lui mit une corde au cou. Sur l'ordre de

leurs capitaines les soldats le saisirent et le conduisirent à Hérode Agrippa. Ce prince, voyant que le peuple réclamait la mort de S. Jacques, instruisit rapidement sa cause et le condamna à mourir par le glaive.

Comme on le menait au supplice, S. Jacques guérit un paralytique qu'on lui présenta. Josias était là qui accompagnait sa victime. Les yeux de son âme se dessillèrent, la pensée s'imposa à lui que l'apôtre qu'il avait trahi était vraiment le Juste, et donc que la religion qu'il enseignait était la vérité. Il se jeta à ses pieds, le suppliant de le faire chrétien :

— Crois-tu, lui demanda S. Jacques, que Jésus est le Fils du Dieu vivant ?

— Je le crois, dit le scribe, c'est là ma foi et je veux mourir en disciple.

On le saisit aussitôt, et sur l'ordre d'Agrippa, il fut condamné au même supplice que S. Jacques. Arrivés au lieu de l'exécution, ils demandèrent un verre d'eau, l'apôtre baptisa le scribe, le bénit et lui donna le baiser de paix. Ils reçurent ensuite le coup d'épée qui leur ouvrit la porte du ciel. Josias, comme le bon larron, obtint la récompense éternelle de sa foi et de son repentir. (Eusèbe, *H. E.*, II, 8).

S. Jacques le Majeur est en grande vénération en Espagne. On le représente à cheval, chargeant les armées des Maures qui occupèrent le pays pendant plusieurs siècles. On rapporte en effet qu'il apparut souvent aux rois et aux princes d'Espagne, pour les encourager à chasser l'ennemi, et qu'il leur prêta un secours efficace.

Son corps fut enseveli à Jérusalem, mais les apôtres ne renoncèrent pas à convertir l'Espagne. Ils reprirent l'œuvre commencée par S. Jacques et y envoyèrent des disciples missionnaires. Ceux-ci emmenèrent avec eux le corps de S. Jacques, et arrivés à Iria Flavia, en Galice, ils le déposèrent dans un tombeau de marbre, où, à cause des persécutions, il demeura longtemps ignoré. Découvert au IXe siècle, il fut transporté à Compostelle, à quelques lieues d'Iria, et ce fut l'origine du pèlerinage de Compostelle, le plus célèbre du monde après ceux de Jérusalem et de Rome.

XXXVIII

S. PHILIPPE

Jean et André furent les premiers apôtres qui virent Jésus. On se souvient de cette scène délicieuse près du Jourdain. Ils étaient disciples de Jean-Baptiste qui ne cessait d'annoncer la venue du Messie. Un jour que le Précurseur aperçut le Sauveur qui se promenait sur les bords du fleuve, il dit à ses deux disciples : « Voici l'Agneau de Dieu ! » Et ceux-ci se mirent à la suite de Jésus qui se retourna et les regarda : « Que cherchez-vous ? » leur dit-il. Ils lui répondirent : « Maître, où demeurez-vous ? » Et ils passèrent dans sa compagnie une soirée divine.

André amène aussitôt son frère Pierre au Sauveur.

Le lendemain, Jésus se disposait à partir pour la Galilée, quand il rencontra Philippe. Il lui dit : « Suis-moi. »

I

Or Philippe était de Bethsaïda, la patrie d'André et de Pierre. (Jo., I, 44).

Il fut profondément remué par cette parole impérative et douce, et sans plus réfléchir il suivit Jésus qui prit la route de Jéricho et de Cana. En chemin, les divins entretiens continuèrent, et Philippe sentait son âme frémissante d'amour, son esprit éclairé de lumières célestes, son cœur embrasé. Déjà il était conquis, il avait en lui la flamme apostolique.

Aux environs de Béthel, il aperçut, assis sous un figuier, son ami Nathanaël, ou Barthélemy, plongé dans une méditation profonde. Philippe court à lui, tout rempli des paroles divines qu'il avait entendues, il lui dit, songeant à ses secrètes préoccupations : « Nous avons trouvé celui dont Moïse a parlé dans la loi et que les prophètes ont annoncé. C'est Jésus, fils de Joseph de Nazareth. »

Barthélemy est heureux sans doute de ces paroles, mais elles ne répondent pas à l'idéal qu'il s'est fait du Christ, fils de David, le plus grand roi des Juifs. Comment pourrait-il sortir d'une humble bourgade comme Nazareth ? Aussi dit-il sans nul enthousiasme : « De Nazareth peut-il venir quelque chose de bon ? »

Philippe croyait encore que Jésus était de Nazareth, et il avait vu surtout en lui le prophète, qui l'avait charmé par ses paroles, par sa bonté. Il n'avait pas songé à l'objection de Nazareth, qui le déconcerte au point qu'il ne trouve rien à dire. Il se contente d'ajouter : « Viens et vois ! »

C'est la parole que Jésus avait adressée à Jean et à André qui lui demandaient : « Maître, où demeurez-vous ? » Ils étaient venus et ils avaient été saisis, changés par son entretien lumineux, convaincus par la vérité, par la bonté, par l'amour. Il en sera ainsi de Barthélemy. Philippe le conduit à Jésus qui dit, lorsqu'il le voit approcher : « Voici un vrai Israélite, un homme sans artifice ! »

Quel plus beau témoignage que celui-là ? Barthélemy comprend que Jésus a vu dans le fond de son âme.

La scène se passait à Béthel, où Jacob avait vu l'échelle où les anges montaient et descendaient, Dieu au-dessus et les cieux ouverts.

Du premier coup nous voyons en Philippe une âme d'apôtre, et sa première conquête, c'est son ami Nathanaël. Désormais il suivra docilement Jésus. Il est à ses côtés quand le Sauveur regarde l'immense foule qui s'attache à ses pas et qui en a oublié de faire des provisions de bouche. C'est à lui qu'il dit, pour l'éprouver : « Où achèterons-nous des pains pour que tous mangent ? » Et l'on devine à sa réponse combien son cœur est affligé de ne pouvoir nourrir ce bon peuple. (Jo., VI, 7).

Le lendemain des Rameaux, Jésus revient à Jérusalem, et ses paroles, ses miracles frappent tellement des Grecs qui observaient dans le parvis des Gentils, qu'ils demandent à le voir, à lui parler. C'est à Philippe qu'ils s'adressent parce qu'ils devinent, tant l'apôtre leur paraît bon, qu'ils seront accueillis. Mais Philippe est timide, et à son tour il parle à André, son ami, et tous deux viennent ensemble le dire à Jésus. Le Maître savait que des Gentils voulaient le voir, et il dit :

« L'heure est venue où le Fils de l'homme va être glorifié. En vérité, en vérité, je vous le dis, si le grain de blé qui est tombé en terre ne meurt pas, il demeure seul, mais s'il meurt il porte beaucoup de fruits. »

Philippe n'a pas dû comprendre ces paroles. Il paraît troublé aux approches de la Passion, et son